



R o m a n s

La panse du chacal Raphaël Confiant

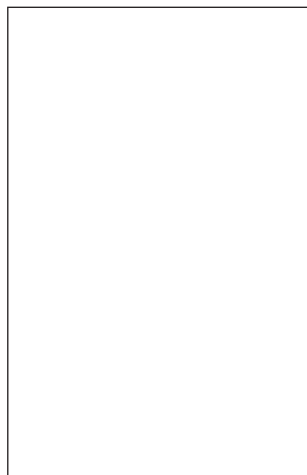
Mercure de France, 2004, 364 p., 20 euros

► Raphaël Confiant dédicace son dernier livre aux “*dizaines de milliers d’Indiens émigrés aux Antilles*” et place la question de l’indianité créole au cœur de *La panse du chacal*, longue fresque humaine qui court sur deux générations. Depuis le lointain sous-continent indien, alors sous domination coloniale anglaise, jusqu’à la Martinique, vaste champ où la canne à sucre règne en maître absolu, Raphaël Confiant brosse à travers la famille Dorassamy l’histoire de la présence indienne en Martinique et fait revivre sa douloureuse mais inéluctable créolisation. Le premier convoi d’Indiens parti, parfois contraints et forcés, souvent “*ambloussés*”, pour cette Amérique présentée par les recruteurs locaux comme un eldorado, date de 1853, cinq ans seulement après “*l’époque terrible de l’esclavage*”. Ils seront des dizaines de milliers à braver la malédiction du Kala Pani, qui menace chaque Indien qui abandonne sa terre natale. Mais, pour ne pas finir dévorés par les chacals, comme les parents d’Adhyaman, les candidats à l’exil taisent leur crainte des divinités hindouistes (et musulmanes) pour embarquer vers l’in-

connu. Tous croient partir pour cinq années. Cinq petites années au bout desquelles ils escomptent obtenir cette lettre de rapatriement promise qui leur assurera leur retour en mère patrie. Adhyaman et sa jeune épouse, Devi sont de ceux-là. Sur le bateau qui les amène en exil ils adoptent Vinesch, un nouveau-né. Comme tous les émigrés de la terre, ils ignorent qu’ils sont porteurs, malgré eux, malgré les souffrances et le mépris, de temps nouveaux, d’un sang neuf, d’une régénération des corps et des âmes. Partis pour cinq années, ils donneront leur vie à cette Martinique d’abord inhospitalière. Ils y crèveront après avoir enfanté. Les rejetons, sans fligner, devront “*durer*” sur cette terre neuve et inscrire ce dont ils sont porteurs dans “*le Temps créole, celui qui empile déjà Temps du peuple caraïbe, Temps d’Europe et Temps d’Afrique*”. Avec force, même si parfois, peut-être par souci didactique, le texte se répète, Raphaël Confiant restitue la société créole du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle. Une société divisée, violente, écrasée plus que dominée par la force et le mépris du Blanc, le béké, pro-

priétaire des plantations de canne à sucre sur lesquelles les Indiens, esclaves des temps nouveaux, triment à “*l’éreintante coupe de la canne à sucre*” sans espoir d’un ailleurs ou d’une autre existence. Parqués dans les anciennes habitations des esclaves africains, ils subissent la “*méchantise*” et “*la détestation des Nègres*”. Ils redoutent les persécutions religieuses menées par le curé de Macouba. Quel qu’ait été leur statut d’hier, ils sont des parias. “*Au fond, le monde créole était pareil au nôtre avec ses castes et ses interdits, c’est-à-dire en haut les békés-brahmanes, au milieu les mulâtres-vaishya, en bas les Nègres-shudra et encore plus bas, nous autres, les Indiens-parias.*”

Sous ce réquisitoire implacable et sans concession, il faut aussi distinguer le plaidoyer. Avec subtilité, R. Confiant laisse percer plus qu’il n’impose au lecteur, la com-



plexité et la diversité dont est porteuse sa Martinique à l'image de ces couleurs chatoyantes qui dansent sur les *madras*, ces toiles venues d'Inde et adoptées par cette île farouche, à l'image aussi de la multiplicité des musiques et des danses, des plats et des croyances portés par cette terre. Avec gourmandise, le lecteur se délecte aussi des sonorités et des images neuves portées par une langue riche de plusieurs métissages et généreusement offert par l'auteur. Hommes et femmes se sont aussi mélangés. Nés aussi bien du viol ou de la domination que fruit des amours interdites, les métissages sont ici déclinés à l'envi : chabin, mulâtre, câpre et câpresse, couliblanc et autres échappé-couli.

La société de Macouba est dominée par Houblin de Maucourt, le maître de la plantation Courberil. Autour il y a Firmine la mulâtresse, sa ci-devant favorite. Elle est répudiée au vu et au su de tous y compris de sa femme, la pâle Eugénie, pour Nalima, une coulie. Dans cette société, enfanter pour un Blanc est un honneur. Comme les autres békés, de Maucourt peste contre la métropole et contre ce Victor Schœlcher qui milite pour mettre un terme à l'immigration indienne et donner ainsi un coup d'arrêt à cette nouvelle forme d'esclavage. Pour les grands propriétaires blancs, le Nègre ou l'Indien n'a pas besoin de se rendre à l'école. De Maucourt ne se prive pas de "*bailler*" cet avertissement à Théophile, l'idéaliste et généreux instituteur "*venu d'en France*" : "*Noubliez pas jeune homme [...]*

que chez nous, la canne aura toujours la préséance sur le livre."

Face à la domination et à l'injustice, Théophile représente l'arme de l'instruction : "*Si vous voulez sortir de la plantation, vous les Indiens, il n'y a qu'une seule voie : l'instruction. Regardez les Noirs ! Ils l'ont compris depuis belle lurette.*" Son *alter ego* dans le roman est justement la noble figure du syndicaliste noir, Anthénor. Il est de toutes les luttes, de toutes les grèves marchantes qui paralysent les récoltes des békés, il participe, avec notamment ces frères noirs revenus de la Grande Guerre, à cette volonté d'émancipation qui devrait accoucher d'une Martinique moins oppressive, plus juste.

Contre les siens, il est aussi porteur d'une Martinique où les Indiens auront enfin leur place. Car le temps est venu pour les Indiens de faire le deuil du retour : "*Nous avons construit la Martinique, elle est à nous aussi à présent.*" Il est temps aussi pour les Noirs d'accepter ces hommes et ces femmes venus d'ailleurs. Un nouveau métissage est en route, la créolisation des Indiens commence, c'est-à-dire la fin de la dette versée au monde ancien et aux aïeux et leur renaissance sur "*cette terre magnifique et féroce, exagérément exigüe mais infinie dans sa manière d'empiler les langues, musiques, cuisines, religions et peuples.*"

Mustapha Harzoune

Le marteau pique-cœur Azouz Begag

Le Seuil, 2004, 251 p., 18 euros

► Le volubile et toujours souriant Azouz Begag suscite plutôt de la sympathie. Son sens de la provocation et son humour font autant dans cet *a priori* positif que le fait qu'il soit l'auteur du *Gône du Chaâba*. Avec ce livre, premier d'une longue série, l'écrivain français (et non beur), natif de Lyon, aidait le lecteur à mieux comprendre un pan de la réalité hexagonale, il participait aussi, avec d'autres, dotés peut-être de moins de talent ou d'une notoriété (parfois injustement) plus limitée, à restituer la mémoire silencieuse ou douloureuse de bon nombre de nos concitoyens. Dans ce tout communautaire, ce "*nous*" indifférencié, il aidait surtout à voir émerger le "*je*", l'individu désaliéné et libre

de tout déterminisme. Depuis, l'homme a vieilli. Les siens avec. Le narrateur du *Marteau pique-cœur*, lui aussi écrivain lyonnais et fils d'immigrés algériens, a l'âge de l'auteur. Il y raconte ce qui est arrivé à tous ou arrivera un jour ou l'autre, la mort du père mais aussi ce qui, heureusement, ne se produit pas dans toutes les familles, l'adultère de l'épouse. Le "*roman*", puisque ainsi est présenté ce récit, balance entre la mort de l'être aimé et la trahison de la femme avec qui le narrateur a deux filles. Deux émotions, l'amour et la haine, deux chocs sismiques qui bouleversent l'existence jusque-là un brin insouciant et auto-satisfaite de l'écrivain-narrateur (pour le distinguer donc de l'écrivain-